

23^{vet} Gouel **KARAEZ** **CARHAIX** al levrioù e Breizh

23^E FESTIVAL DU LIVRE EN BRETAGNE

27 & 28
a viz Here
octobre
2012



Le livre et le dessin politiques

Tresadenn ha levr politikel

Pennad stur / Édito

« Lisez ! »

« Lisez ! Lisez ce que vous voulez, même des illustrés, mais lisez ! ». Ainsi s'exprimait, dans les années 60, un professeur de français du petit collège de Châteauneuf-du-Faou, face à une classe de sixième regroupant uniquement des garçons. Avec enthousiasme, il cherchait à faire partager sa passion de la lecture à des élèves qui, pour beaucoup, pouvait compter sur les doigts d'une seule main, les livres dont ils disposaient librement à domicile, en dehors des manuels scolaires. Cet amour de la lecture, ce professeur parvenait parfois à le transmettre. A quelques-uns, nous dévorions les livres pendant les longues heures d'études, au dortoir, parfois sous les couvertures avec une lampe, d'autres fois enfermés dans les WC, jusqu'à très tard dans la nuit. Les aventures de Bob Morane ou du Nantais Jules Verne n'en avaient que plus de piment !

Comment donner à notre tour ce que ce professeur passionné nous a, par chance, transmis ? C'est la question que nous nous posons au Festival du livre de Carhaix depuis 23 ans. Nous savons bien que dans les écoles qui nous entourent, il y a toujours des enseignants dévoués. Les professeurs des lycées de Carhaix qui s'investissent avec leurs élèves dans le Prix du roman de la Ville le démontrent chaque année. Nous savons aussi que les élèves ne sont pas insensibles à la lecture, même si les nouvelles technologies envahissent parfois leur univers. C'est pourquoi, le temps d'un week-end, nous leur offrons la possibilité de découvrir une vitrine de ce qui se fait de mieux dans leur pays, la Bretagne. Deux entrées sur deux univers, le livre et la Bretagne, alors que pousser simplement la porte du Glenmor ne coûte rien ! Pourquoi s'en priver ? Avec nos différents partenaires, dont le Conseil général du Finistère qui signe cette année un retour apprécié, avec l'ensemble des bénévoles, les 300 auteurs présents, la centaine d'éditeurs... nous rêvons de voir la jeunesse se déplacer en masse, comme pour les Vieilles Charrues, avec cette faim de découverte et une envie insatiable de lecture. Nous pouvons tous être ce professeur de Châteauneuf ! À condition de prendre un enfant par la main et de l'aider à venir tourner les pages d'un livre les 27 et 28 octobre à Carhaix. La plus longue des marches commence par un pas...

Charlie GRALL

Le mot du président, Jean Bothorel

Le Salon de l'identité bretonne



© Louis Monier

Parler « identité » n'est pas, on le sait, politiquement correct. Y a-t-il pourtant meilleure occasion que le Festival du livre de Carhaix pour poser la question : qu'est-ce qu'un Breton ?

Voilà, en effet, près de vingt-cinq ans que pendant deux jours, Carhaix devient la grande vitrine de notre langue, de notre histoire, de notre culture, bref, de notre identité. Aucun autre Salon du livre ne défend avec autant de volonté et de continuité la richesse de nos racines.

Mais, dira-t-on, comment peut-on définir l'identité bretonne ? Je me souviens d'un jour de février 1964 où je croisais par hasard Alain Resnais, d'origine vannetaise. *L'année dernière à Marienbad*, Lion d'or au Festival de Venise, avait été un événement cinématographique.

Croyez-vous, lui avais-je demandé tout de go, qu'il existe une spécificité bretonne, un tempérament breton ?

— *Je ne sais pas, m'avait-il répondu. En revanche, quand vous êtes entré dans ce bureau, j'ai tout de suite deviné que vous étiez breton. Il doit donc exister sinon un caractère, du moins un physique breton.*

— *À la sortie de l'année dernière à Marienbad, une revue allemande estimait que votre film, par la mélodie des mots, la répétition des plans, l'absence de temps, renvoyait aux légendes celtiques, en particulier, au cycle de la Légende arthurienne.*

— *C'est exact, je l'ai dit moi-même. Alain Robbe-Grillet, brestois et auteur des dialogues, constata, comme moi, en écrivant les dernières lignes du scénario, que l'héroïne avait peut-être rencontré la Mort et que, au fond, ce perpétuel retour à l'insaisissable, cette recherche du souvenir qui bute sur l'éternelle absence, c'est peut-être une idée de la mort, thème essentiellement celtique, breton. Il y a*

aussi le « cycle » lequel s'accompagne d'un mystère, d'une idée de rêve, thème également breton. Il y a enfin la poésie, avec ce côté romantique. D'ailleurs, le courrier comme les conversations que j'ai pu avoir m'ont révélé que cette poésie était fondamentale, que le spectateur était pris ou rejetait l'œuvre en bloc.

Notre identité est cet étrange et troublant sentiment qui, consciemment ou inconsciemment, nous porte en nous parlant d'un pays nommé Bretagne. Être breton, n'est-ce pas tout simplement ressentir le besoin de l'être ? N'est-ce pas exister pour ce que nous sommes, c'est-à-dire les représentants d'une communauté humaine et culturelle spécifique ?

Plusieurs enquêtes récentes – dont certaines menées par les pouvoirs publics – démontrent, s'il en était besoin, notre désir d'affirmer encore et toujours notre identité. Ainsi 65 à 70 % de nos compatriotes – c'est un record – se disent très attachés à la Bretagne, alors que dans les régions sans identité forte il n'y a que 30 % des habitants qui revendiquent ce même attachement. Chez nous, les nouvelles générations n'affichent-elles pas leur identité avec orgueil et un humour tranquille ? En témoignent le succès des Vieilles Charrues, du Festival Interceltique ou des *festoù-noz* ; en témoignent les aventures d'À l'aise Breizh et d'Armor Lux ou la vogue des ouvrages comme *Mémoires d'un paysan bas-breton* et *Les Bretonnismes*, dont les tirages talonnent ceux du Prix Goncourt ; en témoignent les ventes spectaculaires des CD de Nolwenn Leroy ainsi que le rayonnement de tous ces pionniers qui ont su inscrire la musique bretonne dans la modernité, tels Alan Stivell, Yann-Fañch Kemener ou Cécile Corbel.

Cette revendication légitime de notre identité n'a évidemment rien d'un repli sur soi ou d'un rejet de l'autre. J'aime à citer ces mots de mon ami Xavier Grall : *Quand mon pays vient frapper à l'huis de mon cœur, j'aime à entendre Milik Glenmor, bien sûr, mais encore Joan Baez, Judy Collins et tant d'autres... Et quand on ouvre ainsi, à partir de ce que nous sommes et à partir de nos berges, toutes les portes du monde, notre goût de l'imagination se saisit de la peine du monde et en fait quelque chose de neuf, de précieux, d'infiniment merveilleux.* Ou encore les mots Armand Robin, cet exilé de la Bretagne : *Rostrenen nie que j'aie*

bougé. Je reviendrai ne parlant que chinois, ce lieu très têtue clamerait que je ne parle que breton. Je vous prie, dites-moi, quel moyen d'échapper à Rostrenen ?

Dans le chaudron du marché mondialisé, l'identité, ou la singularité identitaire, est plus que jamais l'enjeu de notre devenir.

Je ne veux pas oublier, pour conclure, le « Prix Bretagne - Prix Breizh », doté par le groupe Bolloré, présidé par Philippe Le Guillou, et dont j'assure l'organisation. Le hasard fait bien les choses puisque cette année nous avons couronné le roman de Claire Fourier, *Les Silences de la guerre*, qu'a distingué à son tour le jury du Prix de la Ville de Carhaix. *Les Silences de la guerre* renvoie précisément à notre identité qui toujours entremêle, fût-ce en temps de guerre, le rêve et la réalité dans une quête obstinée du Graal.

Jean BOTHOREL

Biographie

Jean Bothorel, né le 12 mai 1940 à Plouvienn (Bretagne), est un journaliste et écrivain. Il est diplômé de l'Institut d'Études Politiques (Sciences Po).

En 1963, il est nommé, sous De Gaulle, au cabinet de Raymond Marcellin ministre de la Santé. En 1964, il entre comme attaché parlementaire au cabinet d'Yvon Bourges, alors secrétaire d'État chargé de la Recherche scientifique, puis de l'Information.

En septembre 1965, il crée avec Yvon Bourges *Bretagne Magazine*, un mensuel qui paraîtra jusqu'en avril 1968.

Quittant la fonction publique pour le journalisme, il participe à la création de *L'Expansion* en 1967, aux côtés de Jean Boissonnat et de Jean-Louis Servan-Schreiber. En 1969, il intègre *La Vie Catholique* comme grand reporter jusqu'en 1977. Il fera de nombreux reportages au Vietnam et dans le Tiers Monde, dont plusieurs pays africains.

Début 1977, il participe à la création du *Matin de Paris*, lancé par Claude Perdiel, le propriétaire du *Nouvel Observateur*. Il sera l'éditorialiste de ce nouveau quotidien.

Début 1983, il quitte *Le Matin de Paris* et devient éditorialiste, membre du comité éditorial du *Figaro* où il travaillera auprès d'Alain Peyrefitte.

En 1986, il fait un passage rapide à *L'Express* comme rédacteur en chef et revient au *Figaro*. Pendant toute cette période, il dirige aussi la *Revue des deux mondes*, la plus vieille des revues intellectuelles françaises, créée en 1829. Il a publié de nombreux ouvrages, dont des biographies historiques, comme celle de Louise de Villmorin (Prix Goncourt de la biographie) ou celle de Georges Bernanos, mais également des biographies contemporaines, dont celles de François Pinault, de Valéry Giscard d'Estaing, de Jean-Jacques Servan-Schreiber, d'Ernest-Antoine Seillière, de Vincent Bolloré, ainsi que des ouvrages d'entretiens, notamment avec Pierre Mendès France et Raymond Barre avec lesquels il était très lié.

Derniers ouvrages parus

- *La Grande Distribution : Enquête sur une corruption à la française* avec Philippe Sassier, Bourin éditeur, 2005
- *L'Expérience du pouvoir - Entretiens avec Raymond Barre*, Fayard, 2007
- *Une manière d'être Juif - Entretiens avec Théo Klein*, Fayard, 2007
- *Vincent Bolloré : une histoire de famille*, Jean Picollec éditeur, 2007
- *Chers imposteurs*, Fayard, 2008.
- *Requiem pour les Français*, éd. François Bourin, 2011

LES PRÉSIDENTS D'HONNEUR du Festival du Livre

2012	Jean BOTHOREL	<i>Le livre et le dessin politiques</i>
2011	Nathalie DE BROCC	<i>Le pays Basque Nord : Ipparalde</i>
2010	Angèle JACQ	<i>L'écrit en danger !</i>
2009	Hervé BELLEC	<i>20^e édition du festival</i>
2008	Roger FALIGOT	<i>Journalistes et écrivains</i>
2007	Erwan VALLERIE	<i>Le pays de Galles</i>
2006	Irène FRAIN	<i>Le Québec</i>
2005	Patrick MAHÉ	<i>Le Monde celtique</i>
2004	Érik ORSENNA	<i>La Bretagne et le monde</i>
2003	Donatien LAURENT	<i>Contes et légendes</i>
2002	Jean-Pierre LE DANTEC	<i>Politique et littérature</i>
2001	Joseph MARTRAY	<i>La Bretagne</i>

2000	Patrick POIVRE D'ARVOR	<i>L'Écosse</i>
1999	Jean-François JOSSELINE	<i>La Littérature est un voyage</i>
1998	Jean FAILLER	<i>Le pays de Galles</i>
1997	Dodik JEGOU	<i>L'Alsace</i>
1996	Hervé JAOUEN	<i>L'Irlande</i>
1995	Hommage à Pêr-Jakez HELIAS	<i>Le Conte</i>
1994	Jean-François COATMEUR	<i>Le Roman policier</i>
1993	Ivona MARTIN	<i>Les Femmes en littérature</i>
1992	Ronan HUON	
1991	Pêr DENEZ	<i>Nature et Littérature</i>
1990	Youenn GWERNIG	

Le mot du maire

Le rendez-vous incontournable

22 ans après sa première édition présidée par le chanteur-écrivain Youenn Gwernig, le 23^e Festival du livre en Bretagne de Carhaix ouvrira ses portes les 27 et 28 octobre, sous la présidence d'honneur du journaliste-écrivain Jean Bothorel. Cette manifestation de promotion du livre et de l'édition en Bretagne est devenue le rendez-vous incontournable de celles et ceux qui aiment le livre et notre pays. Cette année encore, pas moins d'une centaine d'éditeurs venus des cinq départements de la Bretagne historique proposeront au public leurs travaux. Près de 300 auteurs me dit-on seront là pour dialoguer avec leurs lecteurs et ce n'est pas si habituel d'avoir sous la main autant d'écrivains rassemblés le temps d'un week-end !

Je tiens à saluer une fois de plus l'ensemble des bénévoles qui sous la houlette de Charlie Grall et Yann Pellet font que cette manifestation existe depuis maintenant 22 ans. C'est un exemple de constance et de persévé-

rance dans un domaine, la promotion du livre et donc de la lecture, pas toujours aisée. Nous autres, élus, qui avons parfois des bibliothèques à gérer, savons combien l'accès du plus grand nombre aux outils culturels est important. Mais aussi combien parfois il est difficile de sensibiliser certaines catégories de la population. Ce Festival du livre, ouvert à tous, que nous accompagnons depuis sa création, nous invite aussi à persévérer en nous faisant toucher du doigt, pendant deux jours, la diversité et la richesse de l'édition de Bretagne, tant en français qu'en langue bretonne. Chaque année, je suis épaté lorsque je fais le tour des stands, par la variété des ouvrages proposés. Je crois hélas qu'il y a encore des Bretonnes et des Bretons qui ne se doutent pas de l'importance de l'édition en Bretagne. Je les invite à venir découvrir ces milliers de livres qui s'adressent aussi bien aux enfants qu'aux érudits. Ici, chacun a sa place, de 7 à 77 ans, et les aventures d'Harry Potter en breton

concurrent positivement le nouveau dictionnaire français-breton de Martial Ménard avec ses 48 000 entrées et les explications nécessaires ! Au détour des stands et des allées, en toute simplicité, on peut rencontrer Hervé Bellec, des romanciers comme Jean-François Coatmeur, Hervé Jaouen... une pléiade d'auteurs connus ou moins connus mais qui tous font qu'en Bretagne le monde de l'édition foisonne d'initiatives.

Mais le livre, c'est aussi un espace de liberté, un outil de culture et de réflexion inestimable et ce n'est pas un hasard si dans les dictatures on commence souvent par brûler des ouvrages. En cette période de crise économique, je le dis avec conviction, la culture ne doit pas passer au second rang de nos préoccupations, au contraire. Je lisais il y a peu dans *Ouest-France* ce qu'écrivait Yves Morvan, professeur émérite des universités, ancien président du Conseil économique et social de Bretagne, parlant des investissements étrangers dans notre



région : « On sait qu'on ne saurait rester au seul primat de l'économie et qu'il faudra demain, accorder une importance croissante à la vitalité culturelle ainsi qu'à une certaine « façon d'être » : la qualité de l'accueil ou le respect de certaines valeurs, telle celles de la parole donnée ou de la confiance accordée ». Le festival du livre en Bretagne de Carhaix, véritable vitrine de notre identité éditoriale, nous ramène aussi, à sa manière, à cette nécessaire réflexion.

Christian TROADEC
Maire de Carhaix
Conseiller général du Finistère
Président de Poher communauté.

Les Silences de la guerre de Claire Fourier lauréat du prix du Roman de la Ville de Carhaix

Claire Fourier est née en 1944 à Ploudalmézeau, d'un père originaire de Landeleau et d'une mère de la côte du nord-Finistère. Elle vit à Paris et Carnac.

Diplômée d'Histoire et de l'École Nationale Supérieure des Bibliothèques, elle a été professeur de Lettres et bibliothécaire. Une existence itinérante la privant de son métier, elle se consacre alors à l'écriture.

Claire Fourier a emprunté son nom de plume à Charles Fourier pour l'amour de la fantaisie, du sourire et pour la théorie de « l'attraction passionnée » développée par l'utopiste.

Elle a publié une vingtaine de livres, des romans, des haïkus, des essais, un journal, des récits historiques, où elle se plaît à mélanger et à dépasser les genres.

Silences de la guerre a aussi obtenu le Prix Bretagne 2012 et le prix Ar Vro de la Ville de Vannes.

Résumé de la 4^e de couverture

La guerre. Ce pourrait être n'importe laquelle. C'est celle de 1940. L'histoire se passe près de Brest, dans la maison réquisitionnée pour loger un officier allemand affecté à la construction du mur de l'Atlantique. Sur la côte finistérienne, cet officier du génie, originaire de la Baltique, se sent dans un pays fraternel. En face de lui, une jeune fille et son père. Vont-ils s'enfermer dans le mutisme comme les personnages du *Silence de la mer*, de Jean Vercors ? Tous les trois choisissent de parler. Qu'est-ce que la patrie ? Qu'est-ce que le devoir en temps de guerre ? Ils évoquent ce qui a uni, désuni leurs pays respectifs dans le passé, ce qui les réunira un jour dans l'Europe. Ensemble ils vont tenter de comprendre l'incompréhensible, de se hisser mentalement au-dessus des clôtures, des barrages tel ce mur de l'Atlantique.

Dans *Silences de la guerre*, Claire Fourier entrelace le déroulement de la guerre et celui d'un amour. Elle donne à voir un homme et une femme qui choisissent de donner tort à la guerre et décident d'entrer dans une résistance supérieure. À nouveau, elle traite un thème qui lui est cher avec un souci minutieux de l'exactitude historique.

La force de la parole

Dédiant son roman à la mémoire de Jean Vercors, Claire Fourier ne fait nul mystère qu'il s'affirme comme « des pages d'expérience » dans le sillage du *Silence de la mer*, qui la hante de relecture en relecture. Elle décrit une rencontre similaire et une conduite opposée. Un possible que le roman emblématique d'une génération ne pouvait envisager et a relégué au silence pendant plusieurs décennies.

Claire Fourier entrelace la guerre de 1940 et la brève passion d'un officier allemand venu construire le mur de l'Atlantique près de Brest, et d'une jeune fille bretonne, « qui décident de donner tort à la guerre, de dire non à la guerre, et choisissent, frontaliers de l'action et du rêve, d'entrer dans une résistance supérieure ».

La maison du père de Glaoda la narratrice, vétérinaire et résistant, est réquisitionnée pour loger l'officier allemand du génie. Cette situation de cohabitation forcée les amène à réfléchir sur l'incompréhensible, à voir lucidement par-delà la guerre pour la ramener à un épisode douloureux dans une chaîne de vie. Malgré les pensées contradictoires de Glaoda, les bouffées de culpabilité des uns et des autres, s'installe « une amabilité dont (ils étaient) tous trois amenés à sentir combien elle était précieuse en temps de haine collective, même combien elle était vitale ».

La guerre révèle les caractères. « Les haineux trouveront l'occasion de rajouter à la haine, les aimants de rajouter à l'amour », ainsi que l'observe Hermann avec justesse. Les individus sauront ici être plus sages que l'Histoire affolée. Ils mettront en avant leur exigence morale, leur goût pour l'art, leur souci de nommer, de dire et de comprendre, sans se tenir à l'écart dans une bulle préservée. Ils vivent au contraire au cœur des événements : « Nous n'étions pas hors du monde : le monde était en nous ».

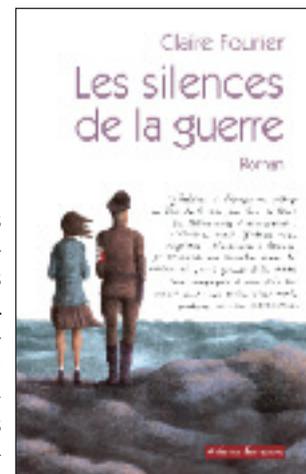
Avec un vrai souci de l'exactitude historique, Claire Fourier donne à la résistance un visage plus nuancé et contrasté que celui gardé par l'histoire officielle. Des passages en italique, à la première personne comme dans

le corps du roman, mais écrits plus tard, s'intercalent pour préciser certains événements peu connus. Ainsi un épisode de résistance où en 1943 à l'arsenal de Brest des soldats allemands antinazis aux côtés d'ouvriers français forment ensemble le Parti Ouvrier Internationaliste.

Comme dans ses précédents ouvrages, Claire Fourier accorde la prédominance à la parole : « La paix prenait forme sous la langue ». Tout s'enroule et prend sens autour du besoin d'une parole vitale, salvatrice. La parole et l'amour, les mots et les sens sont ici intimement liés. « D'une certaine manière, sentant la vie menacée, nous confions notre corps à la parole comme à un abri », précise Glaoda. Deux êtres officiellement ennemis deviendront amants. Ils comprendront qui est l'autre, non pas un alter ego, non pas un miroir mais deux êtres qui partagent et se complètent, et vivront un amour absolu. La narratrice parle de délicatesse, d'une « obligeance (...) jamais connue ensuite dans aucune relation amoureuse ». Les amants partagent « une intelligence du cœur (...) une connaissance à la fois intuitive et réfléchie ». « Il n'y avait plus une fibre de moi, une fibre de lui que nous ne sentions vibrer, et vibrer à l'unisson ». Évoquant l'amour, Claire Fourier fait dire à Glaoda : « confiante, la parole s'est coulée dans la chair ».

« J'ai parfois pensé que nous avons été ensemble un poème vivant », écrit la narratrice. Claire Fourier place la rencontre de Glaoda et d'Hermann au centre d'une vision du monde « qui s'origine dans le fond de l'être ».

On retrouve dans ce roman tous les éléments fondateurs de l'univers de Claire Fourier, qui tourne autour de la force d'une parole essentielle.



Marie-Josée CHRISTIEN
Membre du jury du Prix du Roman de la Ville de Carhaix,
poète et critique, fondatrice et responsable
de la revue Spered Gouez / L'esprit sauvage

Le Prix du roman de la Ville de Carhaix

a été créé en 1999 et récompense chaque année un roman dont l'auteur est breton ou bien réside dans l'un des cinq départements bretons. Ce prix, doté d'une somme de 1 500 euros par la Ville de Carhaix, est remis tous les ans dans le cadre du Festival du livre en Bretagne.

Les lauréats depuis 1999 :

1999 : Yvon INIZAN, *Ailleurs exactement* (HB éditions)
 2000 : Bernard GAREL, *Mines flottantes* (Ramsay)
 2001 : Jacques JOSSE, *Café Rousseau* (La Digitale)
 2002 : Soazig AARON, *Le Non de Klara* (Maurice Nadeau)
 2003 : Marie LE DRIAN, *Ça ne peut plus durer* (Julliard)
 2004 : Cédric MORGAN, *Le Bleu de la mer* (Phébus)
 2005 : Arnaud LE GOUËFFLEC, *Basile et Massue* (L'Escarbille)
 2006 : Marie-Hélène BAHAIN, *L'Arbre au vent* (Diabase)
 2007 : Sylvain COHER, *Fideicommiss* (Naïve Editions)
 2008 : Françoise MOREAU, *Jamais de la vie* (Diabase)
 2009 : Tanguy VIEL, *Paris-Brest* (Les éditions de Minuit)
 2010 : Hervé JAOUEN, *Ceux de Ker-Askol* (Presses de la Cité)
 2011 : Gaël BRUNET, *Tous les trois* (Éditions du Rouergue)
 2012 : Claire FOURIER, *Les Silences de la guerre* (Dialogues)

À noter que depuis 2 ans, la mairie décerne également un prix pour une nouvelle en langue bretonne : Priz danevelloù ti-kêr Karaz.

2010 : Riwal HUON, *Ar c'hazh tri liv hag al labous-garzh* (Al Liamm)
 2011 : Muriel AR MORVAN, *Un nozvezh orañjez-fluo* (An Alarc'h)

LE COIN DES ENFANTS Korn ar Vugale

Samedi 27 octobre

- **Atelier arts plastiques** avec Helen Neyr, artiste de Rennes sur la thématique du festival : dessin de presse et journalisme. Enfants accueillis à partir de 3 ans. Ados et parents bienvenus.
- **Coin lecture** (albums, BD, livres, marionnettes, pour les enfants et les parents)
- **Priz ar Yaouankiz et Priz ar Vugale** : la collection complète ! (82 livres). Rencontre avec les auteurs et jeu pour les 10 ans du concours avec nombreux prix à gagner.
- **15 h 00 : Théâtre pour enfants en breton** avec la troupe Fiskal Jabadao du lycée Diwan de Carhaix. *Sketc'h'up*, ur veaj en amzer dre an nor burzhudus savet gant ur skiantour foll. 45 minutes dirollet e Ragistor, Grennamzer, hag en amzer da zont ! *Sketc'h'up* est la quatrième pièce montée par les lycéens de Carhaix.

Leur troupe s'appelle Fiskal Jabadao. Mise en scène de Pascal Cariou. C'est l'histoire d'un voyage dans le temps mené par un savant fou qui maîtrise à peine sa machine. À la Préhistoire succédera le Moyen Âge et un futur improbable...

Dimanche 28 octobre

- **Atelier arts plastiques** avec Helen Neyr, artiste de Rennes sur la thématique du festival : dessin de presse et journalisme. Enfants accueillis à partir de 3 ans. Ados et parents bienvenus.
- **Coin lecture** (albums, BD, livres, marionnettes, pour les enfants et les parents)
- **Priz ar Yaouankiz et Priz ar Vugale** : la collection complète ! (82 livres). Rencontre avec les auteurs et jeu pour les 10 ans du concours avec nombreux prix à gagner.



© Eric Legret

Spered Gouez / l'esprit sauvage : parution du n° 18

Le festival du Livre en Bretagne est chaque année l'occasion de découvrir le nouveau numéro de la revue annuelle Spered Gouez et de faire le point sur la présence de la poésie aujourd'hui. La revue, invitée cet été des Rencontres Littéraires du Festival Interceltique de Lorient, a eu l'occasion d'évoquer en quoi consiste l'engagement poétique pour une revue.

La poésie comme résistance

L'engagement poétique, plus que jamais d'actualité, n'est bien sûr pas pour nous synonyme de poésie engagée. C'est la poésie elle-même qui est résistance et engagement. À l'origine de chaque numéro, il est une question à creuser en profondeur pour apprendre, comprendre. Pas pour divertir, mais pour faire œuvre commune. Le point commun entre les auteurs publiés ici est le même attachement à la poésie comme acte de vie, comme expérience vécue, comme empreinte et trace du réel dans leur sensibilité, leur système nerveux, leur conscience.

Éphémère et éternel, le temps

En question dans ce n° 18, le temps, éphémère et éternel, devenu une denrée si rare dans le tourbillon de la vie d'aujourd'hui. Spered Gouez invite à le méditer, lui donner sens dans ses trois acceptions : sensation, direction et signification. Car, bien que l'espèce humaine soit la seule espèce vivante à avoir cette remarquable capacité, avoir conscience du temps n'est pas une faculté innée,

mais bien une épreuve, une quête qui est bien celle de la poésie, à la recherche de la pérennité de l'éphémère et du fragile, à l'abri de la contagion des modes.

Création d'un label Spered Gouez pour les récitals de poésie

La Bretagne est terre de musique et de festivals. Elle est aussi terre de poésie. Mais ces contrées se rencontrent encore trop peu. Spered Gouez vient de créer son label, destiné aux récitals de poésie actuelle, alliant voix et musique, qualité des textes et accessibilité au public. Quatre labels ont été décernés, sur dix critères de qualité, et remis en public. Nous espérons que le label sera utile aux organisateurs d'événements culturels et de festivals, aux responsables de lieux et de structures qui souhaitent faire entendre la voix des poètes d'aujourd'hui.

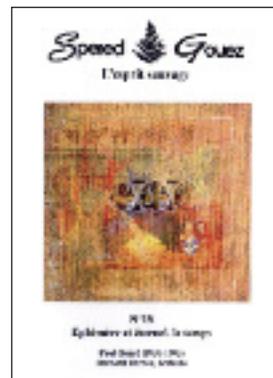
Un site dédié au label et à ses lauréats est créé :

<http://labelsperedgouez.monsite-orange.fr>

Marie-Josée CHRISTIEN

Post-scriptum : à noter que Claire Fourier, lauréate du Prix du Roman de la Ville de Carhaix, est présente au sommaire de ce numéro, en tant que poète. Par ailleurs, on retrouvera dans les chroniques un article sur le roman lauréat par Marie-Josée Christien et une lecture éclairée de Jean Bescond mettant en parallèle les romans de Jean Vercors et de Claire Fourier.

Sommaire du n° 18



Avis de tempête : carte Blanche à Paul Sanda. *Mémoire* : le peintre et poète Paul Quéré (1931-1993) par Louis Bertholom. *Tamm-Kreiz* : l'écrivain Bernard Berrou (dossier et entretien par Marie-Josée Christien). *Chroniques Sauvages*, critiques et notes de lectures des neuf collaborateurs de la revue. Sur le thème *Éphémère et éternel, le temps*, poèmes et textes de 25 auteurs, dont Claire Fourier, Michel Baglin, Guy Allix, Françoise Coulmin, Chantal Couliou, Maï Ewen (en breton), Pierre Maubé, Jean-François Dubois, François Laur. Illustrations de Bruno Dufour-Coppolani (couverture) et Denis Heudré (intérieur).

Pratique

Spered Gouez / L'esprit sauvage sera présent au Festival du Livre les 27 et 28 octobre. Le n° 18 sera au prix de 15 €. Quelques auteurs et chroniqueurs au sommaire feront également halte sur le stand de Spered Gouez, aux côtés de Marie-Josée Christien, pour signer leur dernier ouvrage: Danielle Allain-Guesdon, Jean Bescond (avec des livres de et sur Armand Robin), Gérard Cléry et Pierre Maubé.

Priz LANGLEIZ

Prix Xavier de Langlais

Priz Langleiz a vez roet bep bloaz, abaoe 1976, d'un oberenn lennegel e brezhoneg. Ar priz lennegel koshañ ha pouezusañ e brezhoneg eo.

Savet eo bet evit ar priz evit mirout memor ar skrivagner Xavier Langleiz (1906-1975) a oa ivez arzour, livour, ezel eus ar Seizh Breur. Skrivañ a rae barzhonegoù, pezhioù-c'hoari, romantou faltazi ha romantou istorel. *Kanoù en noz*, *Koroll ar marv hag ar vuhez*, *Tristan hag Izold*, *Enez ar Rod* a zo e-touez e oberennoù anavezetañ.

Roet e vo priz 2012 da geñver Gouel al levrioù e Karaz d'ar Sadorn 27 a viz Here da 4 eur hanter goude kreisteiz.

Le prix Xavier de Langlais est attribué chaque année, depuis 1976, à une œuvre littéraire en langue bretonne. Il s'agit du plus ancien et du plus important prix littéraire en langue bretonne.

Ce prix a été créé à la mémoire de Xavier de Langlais (1906-1975), artiste-peintre et écrivain, membre des *Seizh Breur*. Il a publié de nombreux ouvrages en français et en breton dont *Tristan hag Izold* (*Tristan et Izold*), *Koroll ar marv hag ar vuhez* (*Danse de la vie et de la mort*), *Enez ar rod* (*L'Île sous cloche*) qui ont été traduits en français.

Le prix 2012 sera remis le samedi 27 octobre à 16 h 30 dans le cadre du Festival du Livre en Bretagne à Carhaix.

Le nouveau dictionnaire français-breton de Martial Ménard

Martial Ménard publie aux éditions Palantines un nouveau dictionnaire, après avoir été un des principaux artisans du dictionnaire monolingue d'An Here. Bénévole depuis l'origine du festival du livre en Bretagne de Carhaix, c'est avec plaisir que nous lui donnons l'occasion d'expliquer ce qu'est ce nouvel ouvrage qui devrait marquer la lexicographie bretonne.

Vous pouvez nous faire un petit historique des dictionnaires bretons ?

La lexicographie bretonne laisse voir un nombre d'ouvrages assez impressionnant, sans parler des travaux qui n'ont pu être menés à bien ou sont restés sous forme de manuscrits. Peu de gens savent que le premier dictionnaire breton, le *Catholicon* de Jehan Lagadeuc, est connu par sa première impression de 1499, ce qui le classe parmi les incunables, ces rares ouvrages qui furent imprimés avant 1500 (pour mémoire, le manuscrit date de 1464 ; ouvrage trilingue – breton, français, latin – il s'adressait au public intellectuel de l'époque : les clercs). Le dit *Catholicon*, outre le fait d'être le premier dictionnaire breton, est également le premier ouvrage lexicographique où apparaît la langue française ; c'est aussi probablement le premier dictionnaire trilingue au monde, peu de temps après l'invention de l'imprimerie. C'est dire que la langue bretonne fait partie du monde lexicographique depuis longtemps...

Sans s'attarder sur la suite des ouvrages du genre, il n'est pas inutile de citer les grands prédécesseurs des 17^e et 18^e siècles : le Père Maunoir (1651), Grégoire de Rostrenen (1732), l'Armeurie (1744), Dom le Pelletier (1752) nous ont laissé chacun des ouvrages qui sont autant de bornes linguistiques dans l'histoire de la langue bretonne.

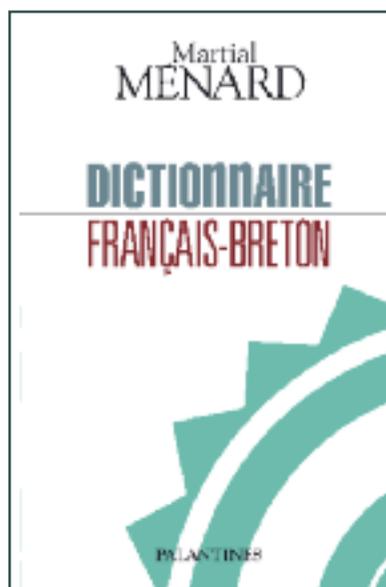
Dès 1821, Jean-François-Marie Le Gonic jeta les bases d'une lexicographie bretonne moderne dans un dictionnaire breton-français qui sera suivi de plusieurs rééditions revues et augmentées, dont une par La Villemarqué.

Pour ce qui est du 20^e siècle, les noms de François Vallée et Roparz Hemon sont incontournables. Longtemps, trop longtemps même, le grand dictionnaire français-breton de François Vallée fut le seul ouvrage à la disposition de ceux qui, ayant appris le breton, voulaient aller plus loin dans sa connaissance. La question fut abordée par Kuzul ar brezhoneg d'une troisième édition du Vallée dont l'orthographe aurait été modernisée ; j'ai à l'époque étudié la faisabilité du projet. Cette étude fit ressortir que ce projet, pour réalisable qu'il fut, n'aurait su répondre aux besoins des brittophones du 21^e siècle : les nouvelles technologies ont engendré des foules de nouveaux termes qui ne pouvaient pas – et pour cause – faire partie de la nomenclature du Vallée ni de celles des quelques ouvrages parus depuis. Il fallait donc totalement repenser le problème afin de doter la langue bretonne d'un dictionnaire bilingue français-breton moderne,

capable de répondre aux besoins de notre époque, et qui pour cela prenne en compte les travaux de néologie menés depuis les années 1960 ainsi que le travail de collectage mené par les chercheurs ou étudiants publiés sous forme de thèses ou dans les revues de linguistique bretonne.

C'est la raison de votre nouveau dictionnaire ?

Les différents travaux de lexicographie que je mène depuis une trentaine d'années m'ont amené à constituer un corpus breton-français de plus de 7 000 pages ; l'ensemble des références sont classées chronologiquement, grammaticalement et sémantiquement, sur le modèle du *Dictionnaire historique* de Roparz Hemon. Au fur et à mesure de son élaboration (toujours en cours), j'ai constitué, pour mes propres besoins, un corpus parallèle français-breton qui me sert pour les différentes traductions que je suis amené à faire et pour d'autres travaux d'ordre linguistique.



Ayant donc constaté l'inutilité de moderniser le Vallée, je pris la décision il y a dix ans de transformer ce corpus français-breton en une nomenclature généraliste d'environ 48 000 entrées, ce qui représente environ une fois et demi ce que contiennent les plus complets de nos dictionnaires actuels (pour comparaison, un dictionnaire français classique tel que le *Petit Robert* comprend environ 59 000 entrées). D'autres sources que mes propres travaux constituent le futur ouvrage : aucun dictionnaire n'a jamais été conçu sans référence à ses prédécesseurs ; c'est même la loi du genre. J'ai

donc largement utilisé l'ensemble des dictionnaires bretons connus, mais aussi toutes les études et thèses menées sur le breton de tel ou tel endroit ou encore sur le breton de tel ou tel métier ou activité.

Chaque entrée est illustrée par de nombreux exemples tirés des ouvrages de nos meilleurs auteurs. Tous les niveaux de langue sont abordés : classique, populaire, familier, didactique, scientifique, humoristique, euphémique, ironique, argotique, péjoratif, soutenu, enfantin, etc., de même que les diverses acceptions étendues, figurées, métaphoriques, métonymiques, tout comme l'antiphrase, l'ellipse, les emplois absolus, etc. Chaque entrée donne également, quand il y en a, les correspondants bretons des expressions populaires, des proverbes, dictons et diverses locutions adverbiales, verbales, adjectives, comparatives, etc.

Tous les domaines des activités humaines, professionnelles et autres, sont abordés : l'économie, l'audiovisuel, l'informatique, les arts, les sports, l'anatomie, l'architecture, les mathématiques, la physique, la chimie, l'écologie, la géographie, l'histoire, la géologie, l'agriculture, la pêche, la botanique, la zoologie, l'enseignement, la religion, la philosophie, la sociologie, les communications, la politique, la médecine, etc. Plus de 200 domaines sont ainsi couverts.

Qu'en est-il de la nomenclature ?

Les 48 000 entrées proposées sont tirées des dictionnaires français actuels disponibles, mais aussi d'ouvrages classiques comme le Littré et l'incontournable TLF (Trésor de la Langue Française) disponible en ligne. J'ai également consulté nombre de dictionnaires spécialisés : ils sont indispensables pour aller plus profondément dans la compréhension des termes techniques qui ne sont souvent qu'effleurés dans les dictionnaires de langue. J'ai intentionnellement laissé de côté une bonne partie des noms scientifiques des enzymes, molécules et autres appellations biochimiques qui ne sont que des étiquettes et dont il suffit d'adopter tout simplement l'appellation internationale en suivant les principes de l'orthographe bretonne. Par contre, j'ai systématiquement donné le nom scientifique de toutes les espèces biologiques citées, ce qui contribuera à stabiliser les choix précédents en les précisant.

Les termes français spécifiques à la Bretagne sont aussi présents ?

La simple lecture de nos quotidiens nous met sous les yeux quantité de termes qu'on ne trouve pas dans les



dictionnaires classiques français. Ce sont souvent des termes de métiers courants en Bretagne (comme par exemple des noms de bateaux spécialisés dans telle ou telle pêche : caseyeurs et le verbe dérivé caseyer, fileyeurs, ligneurs, etc., ou encore des termes qui ont trait à notre histoire, notre culture : troménie, cordelée, convenant, quévaïse, bretonnisme, interceltique, trégorrois, etc.). L'ensemble de ces termes a bien entendu été pris en compte.

La part des néologismes dans ce nouveau dictionnaire ?

L'évolution technologique a engendré dans toutes les langues une foule de termes inconnus il y a encore peu. Elle a rendu quasi-obsoleète la plupart de nos dictionnaires bretons. Les derniers parus n'ont pas pu ou n'ont pas cru devoir intégrer à leur nomenclature les résultats des travaux de nos meilleurs néologues et ont parfois fait la part belle à d'autres termes traditionnels dont l'emploi a disparu avec les techniques qui leur avait donné le jour. Les langues, comme toute chose vivante, sont condamnées à une perpétuelle évolution pour dire le monde. Quiconque enferme le breton dans le monde d'antan signe l'arrêt de mort de la langue qu'il prétend défendre. Le breton ne se défend pas, il se promet, et sa seule chance de survie est de s'adapter résolument au monde moderne.

Quel est le public visé ?

Le nouveau dictionnaire français-breton que je propose s'adresse en général au monde des associations de défense de la langue et de la culture bretonne et à leurs nombreux adhérents. Il s'adresse plus particulièrement au monde de l'enseignement : les trois filières de scolarisation bilingue : Diwan, Div yezh (Éducation nationale) et Dihun (Éducation privée), tant aux enseignants qu'aux élèves, aux classes d'initiation à la langue bretonne et aux étudiants des universités qui font leurs études dans les départements celtiques. Hors du monde scolaire proprement dit, il y a le public qui apprend le breton dans les cours du soir...

Par l'importance de sa nomenclature et la foison d'exemples qu'il contient, il sera sans nul doute l'ouvrage indispensable à tous les brittophones attachés à leur langue et à son avenir.

Morvan Lebesque, ou les retrouvailles de la Bretagne avec la politique

Maurice Lebesque naît à Nantes, en 1911, dans une famille modeste. Il rentre en classe de neuvième au prestigieux lycée Clemenceau. Il y côtoie un certain Louis Poirier, qui deviendra plus tard Julien Gracq. Sous Maurice perce Morvan et l'adolescent se découvre une passion pour la Bretagne. Sa « conversion » a lieu au musée Dobrée, un bâtiment néogothique où figure, en breton, l'inscription *An Dianav a rog ac'hanoun*, « l'inconnu me dévore ». Le jeune lycéen se met ensuite à dévorer les livres d'histoire ou sur la matière de Bretagne puis rejoint, en 1928, le tout nouveau Parti autonomiste breton (PAB). À la rentrée de 1929, il devient instituteur à Saint-Joachim, en Brière. Mais il semble éprouver quelques difficultés à s'intégrer. En mars 1930, il quitte son poste et devient un cadre du PAB, à Rennes, pendant quelques mois, avant de quitter le mouvement en voie d'éclatement, entre une tendance fédéraliste modérée et une tendance nationaliste qui se radicalise. Il revient alors à Nantes, où il fait quelques piges pour le *Phare de la Loire*. Il y officie notamment lors du terrible naufrage du *Saint-Philibert*, dans l'estuaire de la Loire, qui provoque plusieurs dizaines de morts. Épisode qu'il relatera dans une chronique très anticléricale, écrite pour le *Canard Enchaîné* en 1961. Pendant quelques mois également, le jeune Morvan Lebesque s'engage au Parti national intégral breton (PNIB), un groupuscule fascisant et antisémite, pour lequel il écrit deux articles racistes. Des errements de jeunesse à propos desquels il fera son autocritique trente ans plus tard, dans une autre chronique du *Canard Enchaîné*, « Dialogue sur le racisme ».

En 1932, il monte à Paris et connaît quelques mois de misère. Au cours des années 1930, il collabore à différents magazines et fréquente le monde du théâtre, son autre grande passion. Après la débâcle, en 1940, il devient pendant trois semaines le rédacteur en chef de *l'Heure bretonne*, l'hebdomadaire des nationalistes bretons soutenus par l'occupant allemand. Puis il revient à Paris, où il signera des articles historiques et culturels au *Petit parisien* et à *Je suis partout*. On perd sa trace à partir de 1943 et il ne sera pas inquiété à la Libération, période durant laquelle il devient lecteur chez Robert Laffont. C'est chez cet éditeur qu'il fait paraître, en 1947, son unique roman, *Soldats sans espoirs*, un récit pessimiste de l'Occupation, vu à travers le prisme d'un groupe de résistants aux actes parfois nihilistes. L'action se passe dans une ville qui ressemble beaucoup à Nantes. À la fin des années 1940, il devient critique de cinéma et de théâtre pour le magazine *Carrefour* qu'il quittera dans les années 1950. Amoureux de la scène, grand connaisseur de Shakespeare, il écrira lui-même quatre pièces de théâtre.

En 1952, Morvan Lebesque devient journaliste au *Canard Enchaîné*. Il y signe près de huit cents chroniques jusqu'à sa mort en 1970. Ses chroniques constituent une œuvre à part entière et nombre d'entre elles seront rééditées sous forme de recueils. Au *Canard*, Lebesque exerce son talent de pamphlétaire autant que de moraliste. De ses textes se dégage également un profond humanisme, ce qui n'a rien d'étonnant pour ce grand admirateur de Camus, dont il sera l'un des biographes. Antimilitariste, anticlérical, il devient à partir de 1958 un opposant acharné au pouvoir gaulliste, dont il raille les travers autoritaires et cocardiers.

Mai 68, explosion démocratique

Un épisode va particulièrement lui permettre d'exprimer ses convictions progressistes et ses idées libertaires, la révolte étudiante de Mai 68. Événement d'autant plus intéressant d'autant qu'il permet de créer des ponts avec un combat pour la Bretagne qu'il vient de retrouver. D'ailleurs, selon l'historien du *Canard Enchaîné*, Laurent Martin : « Morvan Lebesque est celui, qui, au *Canard*, semble avoir été le plus en phase avec le mouvement de Mai, croyant y retrouver l'essentiel de son humanisme héroïque. Ses articles décrivent deux France, ou plutôt deux camps totalement opposés : d'un côté un État autoritaire, coupé du pays, fonctionnant en vase clos, plus que jamais adepte de la fausse grandeur et du vain prestige, de l'autre une population avide de changement, de débat, de démocratie. Ce sont même « deux constantes de l'histoire, deux logiques politiques, deux philosophies » qui s'affrontent des deux côtés des barricades. »

Pour Lebesque, Mai 68, c'est avant tout le retour de la politique et de l'histoire. Il prend parti pour Cohn-Bendit contre *L'Humanité* et soutient les étudiants dans une chronique « La révolte », publiée le 8 mai, les encourageant à se révolter contre l'avenir que la République gaulliste leur réserve. « Mais non, on lui promet bien pis, à la jeunesse. Quelque chose qui n'a pas de nom, qui en aura peut-être vers la fin de ce siècle : un monde enfin aseptisé de la « politique », où les bourgeoisies de droite et de gauche auront fini par se reconnaître et se rejoindre ; un système parfaitement rodé où les pauvres et les asservis ne seront pas « dans la ligne » et n'auront plus qu'à crever en silence, évacués, comme aujourd'hui les poètes russes, les Kurdes et les Biafrais ; une France où les Pompidou régneront sur soixantedix millions de machines à laver, sans la moindre contestation (la motion de censure, déjà, c'est du temps perdu, ça gêne l'État et les affaires), toute politique réduite à la fiche crachée ponctuellement par la machine à sondages : « Êtes-vous

satisfait du gouvernement ? Réponse : oui 80 %. Pas de nom, ai-je dit ? Si, le fascisme. »

Lebesque ne plaçait-il pas trop d'espoir dans cette révolte ? Dans un article de *La Nation bretonne* d'août 1970, l'écrivain Alain Guel, qui l'avait bien connu, notait : « Nous étions passés par la même école, celle de la France et des événements qui nous avaient appris d'une façon négative, ce qu'un honnête homme, aujourd'hui, doit se garder d'approuver : que la France est une nation conservatrice et stérilisante ; que nous ne pouvions pas compter sur elle pour quoi que ce soit, pas même la sienne, comme nous devions l'éprouver à la fin de Mai. » Pourtant, dans *Comment peut-on être Breton ?* Lebesque estimait : « Mai avait réintégré l'autonomisme dans l'histoire. L'évidence révolutionnaire éclatait enfin contre le jacobinisme devenu avec le temps une idéologie de droite ; contre l'État napoléonien, son héritier, on revenait à Proudhon, à Bakounine, au principe des pouvoirs de base. »

Bretagne : peuple prolétaire, peuple de prolétaires

Car désormais, Lebesque était persuadé qu'il fallait lier combat breton et lutte de gauche. « C'est en tant que Bretons, écrit-il dans *Le Peuple breton* de mars 1968, qu'avec nos frères progressistes de France et du monde nous affronterons les grands problèmes de notre époque, le socialisme, la culture pour tous, la paix. Et notre contribution originale à ces problèmes signifiera notre ethnie autant que l'appartenance à un sol. » Et, déjà, il exprimait ses doutes quant aux capacités de la gauche française à réformer un régime, la V^e république, qu'il jugeait profondément autoritaire, centralisateur et antidémocratique. « Le socialisme niveleur tel qu'on le pratique, ou plutôt qu'on le parle en France, ne peut conduire qu'à sa dérision : le retour aux systèmes droitières. C'est un socialisme de Chefs et non de responsables. Il instaure le culte de la personnalité, secrète tôt ou tard une nouvelle bourgeoisie – bourgeoisie de la fonction, aussi redoutable que celle de l'Argent – et aboutit fatalement au militaire. Nier l'identité d'un peuple, c'est nier les pouvoirs de base et, à plus ou moins brève échéance, l'identité même des individus », écrit-il dans *La Nation bretonne* du 16 avril 1970.

Lebesque s'affichait de gauche et jugeait que l'apolitisme du mouvement traditionnel breton n'aboutissait qu'à une impasse. Dans « Un certain angélisme », paru dans *Le Peuple breton*, il constatait, ironique : « Car se proclamer ni rouge ni blanc en Bretagne, c'est faire doublement métier de dupe, c'est en remettre sur les niais de l'hexagone qui prétendent : « Moi, monsieur, je ne fais

pas de politique ! ». Pure hypocrisie d'ailleurs : il n'est plus à démontrer que quiconque « ne fait pas de politique » fait en réalité une politique de droite [...] *Na ruz na gwenn ?* Hélas si, voyez comme cela se trouve : il est gwenn, notoirement gwenn, archi-gwenn, conservateur et clérical. »

Luttes sociales et luttes bretonnes pouvaient se rejoindre dans une même critique d'un État centralisateur, agissant en fait comme un aménageur du capitalisme le plus dur. En nivelant les différences, en niant toute diversité humaine, la République française ne faisait, selon lui, que préparer à la généralisation de l'*american way of life*, une uniformisation mondiale des goûts, des modes de consommation et des façons de pensée, belle anticipation d'une certaine mondialisation tant décriée aujourd'hui. Dans « À bas la caserne », dans *Le Peuple breton* de décembre 1968, Lebesque écrit ainsi : « Ce qu'on appelle l'économie française et qui est en réalité une intendance de caserne, une subsistance comme on dit à l'armée : fermée sur elle-même, fonctionnant en vase clos, soutenue à coups de subventions agricoles ou industrielles, conçue non pour affronter les économies étrangères, mais pour « nourrir le soldat », avec tous les profits, routines, combines et coulages inhérents à une intendance. » La disparition de l'identité bretonne et des cultures populaires s'inscrirait dans un projet logique : désincarner l'individu pour mieux le contrôler. Inquiétude qu'il exprime dans « Bretagne-patrie ou Bretagne-décors », dans les colonnes du *Peuple breton* de février 1968 : « Après quoi, le pays continua, entendez que la pression centralisatrice y poursuivit ses effets qui devaient normalement aboutir au malaise d'aujourd'hui, le Breton devenant un matériel humain anonyme et transférable tandis que la Bretagne restait un décor touristique, une sorte de « Chef-d'œuvre en péril » dont il importe de préserver les ravissants clochers à jours. »

Disparu en 1970, Morvan Lebesque n'a pas connu la contestation politique et le revival culturel breton des années 1970, le basculement à gauche de la Bretagne, la victoire des socialistes en 1981 : des espérances, des réalisations et bien des aspirations déçues. Certains de ses écrits ont vieilli, d'autres restent d'une troublante actualité. Avec sa complexité, son humanisme très camusien, son refus farouchement libertaire de l'autorité et des institutions, Morvan Lebesque reste cependant une des grandes plumes progressistes et bretonnes du siècle passé. À redécouvrir et à relire sans modération.

Marthe Knockaërt : « Il faut que le service public de la lecture soit maintenu »

Responsable de la bibliothèque municipale de Trégourez depuis huit ans, Marthe Knockaërt gère un fonds de 3 000 volumes et une équipe de six bénévoles. Avec un budget de 1 500 € pour seul levier, et un public de scolaires qu'elle accueille d'enthousiasme chaque semaine.

Ancienne informaticienne pour le compte d'EDF, Marthe Knockaërt est engagée, depuis une douzaine d'années, dans une mission de bibliothécaire bénévole à Trégourez, sa commune d'adoption. « La bibliothèque municipale comporte 3 000 volumes. Avec beaucoup de romans, mais aussi des polars choisis parmi les meilleurs auteurs », explique cetteoureuse des livres, devenue responsable à part entière de la bibliothèque, depuis huit ans.

Romans historiques et policiers

« Autrefois, raconte Marthe Knockaërt, je ne lisais pas de littérature policière. Je n'y trouvais pas mon compte. Je préférerais les romans à coloration historique, comme par exemple Ken Follett, avec *Les Piliers de la terre*. Depuis, j'ai découvert Fred Vargas. » En revanche, pas question pour Marthe de céder à la facilité. « Bien sûr, il en faut pour tous les

goûts. Mais Daniel Steel, ça, c'est non ! Il existe tout de même une littérature bien meilleure que celle-là. »

La bibliothécaire le dit sans ambages : « Nous devons aussi avoir un rôle d'amélioration du niveau culturel de nos adhérents. » Pour servir cette ambition, l'équipe des six bénévoles de Trégourez dispose d'un ensemble d'ouvrages variés. « Des essais, biographies, et livres documentaires. Côté jeunesse, le rayon comprend aussi toute la panoplie des romans et un ensemble plus fourni de livres pour les tous petits. »

Une centaine d'écoliers-lecteurs

Depuis trois ans, les élèves de l'école voisine viennent, chaque vendredi. « Ce jour-là, sourit Marthe Knockaërt, c'est assez rock'n roll avec la centaine d'enfants et autant de sorties de bouquins à gérer. » Tâche d'autant plus délicate que

la bibliothèque de Trégourez est dépourvue d'informatique. « Sans doute une des rares du Finistère à ne pas être équipée à ce jour », se désolent-elle. « À ma grande surprise, tempère-t-elle aussitôt, j'ai appris que je disposerai cette année d'un budget de 1 500 €, contre 1 000 € auparavant pour l'achat de livres. » Avec le reliquat, Marthe escompte bien organiser prochainement quelques rencontres d'auteurs.

Un fonds de livres bretons

Les rayons de Trégourez recèlent également les grands classiques tels que *Le Cheval d'orgueil*, de Pierre-Jakez Hélias, les *Mémoires d'un paysan bas-breton* ou encore *Les Bretonnismes* d'Hervé Lossec. « Le livre de Jean-Marie Déguignet sort fréquemment, parce que c'est un gars du cru. Mais les plus jeunes restent un peu imperméables, regrette la responsable. Il faut insister

« La demande des lecteurs varie avec l'actualité. Moi, je suis ravie quand on me réclame le dernier prix Nobel, même si ce n'est pas toujours extraordinaire sur le plan littéraire », confie aussi Marthe Knockaërt, la responsable bénévole de la bibliothèque de Trégourez.

auprès d'eux en leur disant : mais si. Vas-y, ce sont tes racines... »

Au-delà du public régulier et fidèle des scolaires, quelques dizaines de lecteurs seulement, de l'aveu même de sa responsable, fréquentent le lieu. « Mais, quel que soit l'ordre de grandeur, insiste Marthe Knockaërt, il faut que ce service public de la lecture soit maintenu. Sinon, on baisse les bras et on ferme. Avec les enfants, c'est vivant, sourit-elle et j'aimerais bien qu'il y ait la même émulation côté lectorat adulte. »

Jean-Pierre BÉNARD



Véronique Rousseau : « Correcteur, un métier très technique »

Installée en Bretagne depuis dix ans, Véronique Rousseau est correctrice professionnelle et partage ses activités entre presse et édition. Entretien avec la vice-présidente de l'association Correcteurs en Bretagne.

En quoi consiste le métier de correcteur ?

Nous intervenons sur le texte écrit : roman, essai, textes émanant d'institutions, de collectivités ou journaux d'entreprises. Bref, tout ce qui est susceptible d'être corrigé. Il y a quelques dizaines d'années, le métier était beaucoup plus répandu, notamment dans la presse écrite. Il y avait ce qu'on appelle des correcteurs « en pied » (les correcteurs permanents d'un même journal. NDLR). Ce qui n'existe quasiment plus.

Quels sont les aspects du texte sur lesquels vous intervenez ?

Correcteur est un métier très technique qui suppose également d'avoir une bonne culture générale : on veille au respect de l'orthotypographie¹, à la ponctuation, l'orthographe, la grammaire et la syntaxe. Le correcteur propose parfois la réécriture de certaines parties d'un texte. Il faut aussi vérifier les informa-

tions : dates, noms propres, etc. ou la cohérence interne d'un même récit. Si un prénom est donné à un personnage, il faut s'assurer qu'il porte ce même prénom, pendant tout le roman.

Avec quels outils travaillez-vous quotidiennement ?

Je travaille avec ce qui est un peu la Bible de beaucoup d'entre nous : le *Dictionnaire d'orthographe et expression écrite* d'André Jouette. Je dispose également du *Petit Larousse*, pour les noms propres et les noms communs. D'autres outils importants sont le *Dictionnaire de synonymes, mots de sens voisin* et *contraire*, de Henri Bertaud du Chazaud et le Larousse *Des difficultés et Pièges du français*. Sont aussi très utiles : le *Lexis de la langue française*, de Larousse, ainsi que le Bescherelle, pour les doutes sur les conjugaisons.

Côté codes typographiques, outre celui de l'Imprimerie nationale, je travaille aussi

avec *Le Ramat de la typographie*, d'Aurel Ramat, ou encore : *Orthotypographie*, un ouvrage en deux tomes de Jean-Pierre Lacroux.

Vous travaillez pour des éditeurs en Bretagne ?

Oui, notamment, avec le musée de Quimper et la Région, mais également pour Coop Breizh, avec la correction d'ouvrages de la collection *Léo Tanguy*. Plus récemment aussi, j'ai travaillé sur un livre traitant des crêpes et galettes, ainsi qu'un ouvrage de contes et légendes, et un autre livre retraçant l'histoire de France Bleu Breizh Izel.

Vous êtes aussi vice-présidente de l'association Correcteurs en Bretagne². Quels sont les objectifs de ce regroupement ?

Correcteurs en Bretagne a pour objet de défendre et promouvoir le métier, d'accueillir les nouveaux venus dans la profession et de débattre de problèmes

Après des études de Lettres et une carrière de comédienne et de danseuse, Véronique Rousseau est devenue correctrice il y a une quinzaine d'années, au terme d'une formation au CEC (Centre d'écriture et de communication), à Paris. Avant d'exercer en Bretagne, et de rejoindre également l'association Correcteurs en Bretagne.

techniques. Nous sommes très attentifs à la lutte du Syndicat des correcteurs. Parfois aussi, nous nous joignons à des manifestations à Paris ou à des actions en soutien de confrères, engagés dans des procédures devant les Prud'hommes.

Recueilli par Jean-Pierre BÉNARD



1. Orthotypographie : ensemble des règles de l'orthographe des mots et des règles typographiques (majuscules et minuscules, espacements, ponctuation, italique, etc.)

2. <http://correcteursbzh.pagesperso-orange.fr/>

Yann Goasdoué : « Je n'ai eu que du plaisir dans l'aventure de Coop Breizh »

Sonneur de bombarde, cofondateur des Diaouled ar Menez, le Trégorrois Yann Goasdoué a été l'initiateur de Coop Breizh, l'entreprise de diffusion culturelle spézétoise, avant d'être aussi compagnon de route du salon des romanciers et du festival du livre en Bretagne. Portrait d'un entrepreneur à la Bretagne chevillée au cœur.

Tout commence avec l'idée d'un retour au pays et l'image d'un manoir breton déchirant le brouillard d'un matin de février 1970. « Glenmor nous avait chaudement recommandé l'endroit à Yannig Baron et à moi-même », se souvient 42 ans plus tard Yann Goasdoué, l'une des chevilles ouvrières de l'histoire de la Coop Breizh. « Menez-Kamm nous est apparu ce jour-là comme une grande bâtisse de pierres sombres, nettement moins engageante que sur les photos », raconte en souriant l'ancien directeur de l'entreprise spézétoise, arrivé à l'époque depuis Marseille avec sa petite famille et des projets plein la tête pour son installation en Bretagne intérieure. « L'effet Mai 68 nous avait atteint et nous voulions apporter notre dynamisme et nos convictions au mouvement Breton. »

« Des livres de première fraîcheur »

À l'époque, Yann Goasdoué mène une carrière de commercial breton exilé dans le Midi. « Je vendais de la charcuterie bretonne, de Salon-de-Provence à Arles ou Martigues et jusqu'à Avignon, pour les salaisons Onno, de Pontivy. Je faisais ce boulot depuis huit ans et j'avais le sentiment de contribuer à la bonne marche de l'économie bretonne. Et je la faisais doublement bien marcher », sourit l'ancien VRP. Sonneur de bombarde au bagad de Perros-Guirrec, dès sa création en 1954, l'immigré Yann Goasdoué continue en effet de cultiver un lien étroit avec son pays d'origine. « Quand j'étais à Marseille, raconte-t-il, j'animais déjà un petit stand de bouquins bretons autour de mes activités associatives avec Ti-Breizh. Et ces livres, ils m'arrivaient par le même camion qui me livrait la charcuterie en provenance de Bretagne ! Les chauffeurs s'arrêtaient boire un café au relais de Beau-

lieu (Loire-Atlantique) et Robert Le Grand (fondateur en 1957 de la Coopérative Breiz, ancêtre de Coop Breizh. NDLR), en profitait alors pour mettre ses cartons de bouquins dans le camion frigorifique. Grâce à eux, j'avais des livres de première fraîcheur ! »

Un bouillonnement d'initiatives

Ces temps-là ne connaissent pas le chômage et son expérience de commercial donne des ailes à Yann Goasdoué. « Avec Yannig Baron, on a tout de suite créé Oaled Sevenadurel Menez Kamm. Un lieu dédié à la culture bretonne et ouvert aux cultures minoritaires d'Europe en plein Kreiz-Breizh. » Ça tombe bien. L'air du temps en Bretagne et ailleurs est au bouillonnement des initiatives tout azimut. « En 1971, il ne se passe pas une semaine qui ne voie la parution d'un livre ou un disque important. »

Alan Stivell et Gilles Servat cartonnent dans le classement des ventes d'albums et Yann Goasdoué lui-même participe à l'aventure avec les Diaouled ar Menez. « Je me souviens d'une de mes premières livraisons de disques sur Brest, raconte-t-il au souvenir de ses premiers pas de diffuseur. J'avais 400 albums de Gilles Servat dans ma voiture. J'ai commencé par le haut de la rue Jean-Jaurès. Il y avait une telle demande chez les disquaires, qu'arrivé au bas de la rue de Siam, je n'en avais plus aucun ! Ça partait par paquets de 50 ou 80 exemplaires ! »

« Il fallait créer un outil viable »

Yann Goasdoué devient bientôt agent commercial d'une petite société de diffusion lancée avec le soutien bienveillant de Robert Le Grand. « Il fallait créer un outil viable pour diffuser ce qui était produit et publié en Bretagne et répondre à une demande de plus en plus forte. » L'affaire marche



« J'ai une certaine fierté d'avoir été un des acteurs de l'aventure de Coop Breizh. Mais je ne me suis jamais senti investi d'une mission. J'ai simplement voulu être responsable d'activités que j'avais lancées, sans vouloir les lâcher avant de les réussir », confie également Yann Goasdoué, ici dans son bureau de Kroas-Hent Bot David, en Saint-Hermin.

au-delà des espérances. « En 1977, j'ai proposé la fusion avec la Coopérative Breiz sous le nom de Coop Breizh. C'est de là que date l'installation à Spézet. »

C'est l'époque à laquelle les poètes Paol Keineg et Yann-Ber Piriou se font connaître. À Brest, Charles Kermarec ouvre la librairie *Dialogues*, en y développant un fonds breton encore très remarquable aujourd'hui. « Brezhoneg... buan hag aes (le breton vite et facilement), la nouvelle méthode de Per Denez dépoussié l'enseignement du breton et connaît tout de suite un grand retentissement, raconte Yann Goasdoué. Et il y avait du travail : les libraires en commandaient par cartons de 50 pour répondre à la demande ! »

« Une aventure extraordinaire »

« Je n'ai eu que du plaisir dans cette aventure, avec le sentiment d'avoir vécu quelque chose d'extraordinaire. Mais je n'ai en rien réinventé la culture

bretonne » se défend aujourd'hui avec modestie et lucidité l'ancien directeur général de Coop Breizh, de 1982 à 1999. Elle s'est développée autour des deux rouages essentiels du livre et du disque. Dans ce domaine-là comme dans d'autres, avoir la grosse tête n'est sûrement pas la meilleure des choses. »

Désormais en retraite, Yann Goasdoué reste néanmoins présent au conseil d'administration et au comité de lecture de l'entreprise spézétoise.

« Coop Breizh a cette chance d'avoir des amis fidèles et un public dont la demande permanente ne faiblit pas depuis un demi-siècle. C'est ce qui me donne espoir dans l'avenir de cette entreprise. »

Jean-Pierre BÉNARD

1. Menez-Kamm : ancien manoir près de Spézet, cédé au mouvement breton par la comtesse de Saint-Pierre. Haut-lieu de la culture bretonne, qui était géré depuis 1964 par l'association culturelle *Kevredigezh Vreizhat a Sevenadurezh*.



Dalc'homp soñj !

Aet eo kuit d'an Anaon Annaig Renault d'an 8 a viz Genver 2012. Kenlabourer feal d'ar saloñs eo bet abaoe penn kentañ Gouel al levrioù e Breizh. Mankout a ra deomp. Adkavet he deus marteze e Tir na Nog Bernez an Nail, kenlabourer ken feal, aet kuit en tu all re abred ivez hag hon prezidanted a-enor gwechall evel Youenn Gwernig pe Per Denez. Dalc'homp soñj eta !